

Aux familles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUS AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Aux familles

A l'heure où tant de feuilles corrompues et de livres pervers envahissent et inondent les foyers, même les plus modestes, même les plus isolés, dans nos fermes, dans nos campagnes, nous avons cru déferer à un vœu émis par beaucoup de lecteurs du *Pays*, qui désirent, pour le dimanche, une lecture saine, distrayante, instructive, que la mère puisse laisser en toute sûreté sous les yeux des petits et des grands.

La voici : ce sont quelques pages qui reviendront, dans les plis du *Pays*, chaque semaine, renfermant récits variés, chroniques jurassiennes, recettes utiles, bons mots, causeries agricoles et domestiques.

C'est ce que vous désirez, n'est ce pas, ami lecteur ?

Nous nous efforcerons donc de vous satisfaire, de vous récréer avec ce petit supplément qui coïncidera bien le *Pays*, et qui vous est spécialement destiné. Aucun autre journal ne le recevra, comme c'est le cas pour d'autres suppléments, et la rédaction auquel nous avons confié cette charge, y apportera tout son savoir-faire et tous ses soins.

Puisse-t-il vous procurer, après le labeur de la semaine, quelques instants de repos attrayant et bien gagné !

Administration du PAYS.

Nous publierons dans le prochain numéro du *Pays du dimanche*, une intéressante notice sur la **Garde suisse pontificale** : elle est écrite spécialement pour nos lecteurs, et nous est adressée du Vatican par un de nos compatriotes jurassiens qui fait partie de la Garde. Nous le remercions vivement de ses pages intéressantes.

Sous le voile

C'était en juin 1848.

Depuis février, les Parisiens, après s'être débarrassés sans savoir pourquoi d'un roi débonnaire, avaient la satisfaction de posséder la République, dont ils pouvaient contempler la statue colossale érigée le 21 mai pour la fête de la Concorde ! au milieu du Champ de Mars ; et la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, inscrites sur les murailles, ce qui était certes compensation

suffisante à la baisse de la rente, à la ruine du commerce, au lamentable fiasco des ateliers nationaux (quinze millions gâchés en trois mois), à l'impôt des 0 fr. 45 et à l'émeute du 15 mai, prélude des terribles journées qui allaient ensanglanter la capitale et ajouter un nouveau martyr à la glorieuse liste des évêques des Gaules.

Dans l'étroite sacristie d'une humble église de faubourg, tout un groupe de femmes et de bourgeois apeurés se pressaient autour de leur pasteur qui s'efforçait de les rassurer avec plus ou moins de succès.

— Alors, vous ne craignez rien, Monsieur le curé ?

— Rien absolument, mes enfants.

— Mais ils disent qu'ils viendront à toutes les églises.

— Qu'ils viennent. Seigneur ! c'est ce qu'ils ne font pas assez souvent.

— Ils veulent pendre tous les curés !

— Je suis trop lourd, je casserais la corde.

— Pourtant, Monsieur le curé, pensez donc, quel scandale, quelle peur pour ces pauvres petites !

— Mes chers amis, dit l'abbé Stephani avec un peu d'impatience, je vous ai affirmé que vous pouviez être tranquilles et que je prenais tout sur moi ; si vous ne croyez pas à ma parole...

— Si, si ! Monsieur le curé ; seulement, si ces bandits veulent troubler la cérémonie, objecta un gros épicier qui n'avait rien d'un foudre de guerre.

— D'abord, ce ne sont pas des bandits, mais des frères égarés que le bon Dieu ramènera quand il voudra dans le bon chemin : quant à troubler la cérémonie, allons donc ! Vous verrez qu'ils suivront la procession.

Sur ces promesses rassurantes, papas et mamans moins inquiets s'en furent vaquer aux préparatifs du lendemain, grosse affaire pour les petites gens de ce quartier populaire qui, presque tous, devaient mettre la main à la pâte. C'est que la Première Communion, pour le peuple, n'est pas seulement un grand acte religieux, c'est une date mémorable, une fête unique dans l'existence de ces bumbles qui, toute leur vie, en gardent l'éblouissement. Pour ce jour-là, rien de trop beau, on met les petits plats dans les grands, on combine les menus, on discute les toilettes, on bouleverse le logis, on encombre la cuisine, on démonte le lit pour dresser la table et l'on dort où l'on peut, dans un coin, sur une chaise...

Cependant une femme pauvrement, mais proprement vêtue, était restée derrière les autres.

— Bon ! vous n'êtes pas encore rassurés, Madame Prial ?

— Dame ! Monsieur le curé, ma pauvre petite infirme...

— Votre petite infirme sera au premier rang.

— Vous me faites trembler.

— C'est pour vous tranquilliser, au contraire ; vous pensez bien que s'il y avait le moindre danger...

— Merci, Monsieur le curé, vous êtes bien bon... aussi...

— Quoi encore ?

— Si j'osais vous demander vos prières, dans ce jour béni, pour le père de ma petite Madeleine...

— Comment donc ? Un ancien troupière a droit à une sympathie particulière... même s'il ne la mérite pas tout à fait... et si je le tenais là, entre quatre-z-yeux, je vous le confesserai en deux temps, trois mouvements.

— Hélas ! Monsieur le curé, Dieu vous entende ! Depuis dix ans qu'il ne nous a pas donné signe de vie... Il est peut-être mort... ou pire !

— Allons donc ! un ex-zouave a la peau dure... et quand on a été un brave soldat, on peut oublier ses prières... jamais son drapeau... ça remplace la conscience... et l'on ne voudrait pas rougir devant lui.

— Il n'était pas méchant au fond et il aimait tant sa petite... S'il la voyait si mignonne dans sa robe blanche, bien sûr, il chasserait toutes ses vilaines idées.

— Il ne faut pas désespérer. Qui sait ?

Et avec un geste amical, plein de foi en la Providence, le prêtre congédia sa paroissienne.

* * *

L'abbé Stephani était un vieux de la vieille. Il avait fait toutes les campagnes de l'Empire dans la garde de son compatriote (il était né à Ajaccio) et l'avait suivi en Autriche, en Prusse, en Russie, à l'île d'Elbe, à Waterloo ; il l'aurait suivi à Sainte-Hélène, si on le lui eût permis, et la chute de l'empereur l'avait aussi désorienté que s'il eût vu le soleil s'éteindre.

D'abord, il avait attendu patiemment son retour, puis, le 5 mai, sa dernière espérance ayant sombré dans les flots du Pacifique, il s'était tourné vers le Maître qui ne meurt pas, estimant qu'après Napoléon, il ne pouvait plus servir que Dieu !

Et il le servait avec toute son ardeur belliqueuse, tout son dévouement passionné, toute sa crânerie vaillante de vétérans de la Grande Armée, ne reculant pas plus devant les railleries que devant les

